

Mark Kingwell, Annabel Lyon, Douglas Coupland

Hélène Rioux

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2012). Compte rendu de [Mark Kingwell, Annabel Lyon, Douglas Coupland]. *Lettres québécoises*, (145), 30–31.



MARK KINGWELL

Glenn Gould

traduit de l'anglais par Alain Roy

Montréal, Boréal, 2011, 228 pages, 19,95 \$.

Dans la tête du musicien

Musicien. Artiste. Génie. Excentrique. Trésor national. Célébrité. Gobeur de pilules. Hypochondriaque. Ermite. Icône. Puriste. Nordique. Blagueur. La vie de Glenn Gould a été racontée de nombreuses fois et d'excellentes façons. Ces reconstitutions épousent, pour la plupart, les conventions propres au genre biographique ; il y a de bonnes raisons pour procéder autrement. (p. 11)

C'est ainsi que Mark Kingwell, philosophe et critique musical, a décidé de se pencher à son tour sur l'énigme que représente ce musicien hors du commun et d'écrire une biographie « philosophique », comme lui-même la qualifie. Pour ce faire, il adoptera une approche kaléidoscopique, c'est-à-dire qu'il racontera son histoire « non pas comme une histoire en tant que telle mais comme un même objet considéré selon plusieurs points de vue » (p. 22).



On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould*, le remarquable film de François Girard, sorti en 1993. Mais si, comme l'explique Kingwell, ces fragments sont basés sur les trente-deux mesures de l'aria des *Variations Goldberg*, il a choisi, pour sa part, de construire son essai sur les vingt et une prises du même aria que Gould, perfectionniste au point d'en être maniaque, exigea de faire à l'occasion de l'enregistrement réalisé en 1955.

Ces vingt et une prises s'intitulent par exemple « Silence », « Mémoire », « Architecture » ou « Émerveillement », et chacune explore un aspect particulier de la psyché de Gould. Chacune est également une réflexion, une interrogation. Dans « Silence », par exemple, Kingwell écrit :

La musique émerge du silence, puis s'y résorbe. Le silence se tisse dans l'espace entre chaque note ; sans lui, les notes ne pourraient exister. [...] La vie émerge de l'inexistence avant de se résoudre dans la mort. [...] Qu'est-ce que le silence entre les notes ? Qu'est-ce qu'une personne avant ou après sa mort ? (p. 24)

Dans « Mémoire », il nous relate le cas « terrifiant » d'un musicien et chef d'orchestre d'une quarantaine d'années qui, à la suite d'une encéphalite herpétique, se retrouve sans mémoire. Il devient suicidaire — on le serait à moins —, mais dans l'incapacité de planifier, ni même de simplement exécuter son suicide. Il peut encore toutefois jouer de la musique et diriger un orchestre.

La musique émergeant du silence était son seul refuge, mémoire ou pas. (p. 35)

Ceux qui cherchent des détails inédits sur la vie du grand homme seront déçus. Les biographies antérieures semblent avoir déjà tout révélé.

(Les seules choses que j'ignorais : la détresse qui s'était emparée de lui la première — et unique — fois qu'il pêcha un poisson à l'âge de six ans, et le fait qu'il ait préféré Petula Clark aux Beatles.) Mais là n'était pas le propos de l'auteur. D'ailleurs, plus qu'un livre sur Glenn Gould, l'essai de Kingwell est un ensemble de réflexions à partir de Glenn Gould.

Une chronologie complète cet essai irréprochablement documenté, à lire peut-être en écoutant, comme le conseille l'auteur, l'intégrale des disques enregistrés par Gould au cours de sa carrière.



ANNABEL LYON

Le juste milieu

traduit de l'anglais par David Fauquemberg

Québec, Alto, 2011, 444 p., 27,95 \$.

Comme si on y était

Nous sommes en 342 avant Jésus-Christ. Le roman débute lorsque Aristote, accompagné de sa femme Pythias et de son neveu Callisthène, arrive à Pella, capitale de la Macédoine, pour remettre un message au roi Philippe.

Il prévoit n'y rester que quelques jours. Il passera pourtant des années dans la ville, car Philippe lui demande de devenir le précepteur de son fils Alexandre. À travers des scènes de la vie quotidienne — organisation de la maison, leçons, interactions avec les autres précepteurs, rapports avec les serviteurs et les esclaves —, le roman brosse un portrait à la fois crédible et émouvant du philosophe et décrit la relation intense qui se développera entre lui et son royal élève.



Au fil de la narration, de longs passages relatent aussi l'enfance d'Aristote, ses rapports difficiles avec son père médecin, sa jeunesse à Pella et sa rencontre avec Philippe, l'épidémie de peste au cours de laquelle ses parents ont tous deux trouvé la mort, son incapacité d'exprimer le chagrin qu'il éprouvait alors, ses années d'apprentissage à l'Académie d'Athènes dirigée par Platon, ses premières expériences sexuelles. Ce qui nous permet de saisir pleinement l'homme qu'il est devenu.

Le juste milieu

Par ses leçons, Aristote cherche par-dessus tout à inculquer à Alexandre, adolescent fougueux et imprévisible, la notion, chère à son cœur, de « juste milieu ».

Mesure et médiocrité sont deux choses distinctes. Représentez les extrêmes comme des caricatures, si cela peut t'aider. Le juste milieu, auquel nous aspirons, est le contraire de la caricature. (p. 303)

Un juste milieu que le philosophe a souvent lui-même peine à atteindre. Il souffre depuis l'enfance de sautes d'humeur inexplicables, passe de périodes de créativité fébrile, de moments d'euphorie, à d'autres de la « plus noire mélancolie ». Aujourd'hui, on dirait qu'il était bipolaire.

Il y a longtemps, mon père a diagnostiqué chez moi un excès de bile noire. [...] La mélancolie, cependant, l'a toujours



ANNABEL LYON

emporté sur la joie, et ce rapport s'est accentué avec l'âge. Peut-être qu'un jour prochain, je cesserai totalement d'avoir des humeurs — comme ma mère les appelait jadis — et me stabiliserai dans un état constant d'amertume et de souffrance, douleur qui, pour n'être pas physique, n'en demeure pas moins un fardeau. (p. 252-253)

On pourrait s'attendre à lire un texte écrit dans un style grandiloquent, voire pompeux, truffé de termes archaïques. Pas du tout. L'auteure — et son traducteur — a préféré une écriture résolument moderne. On tique même parfois un peu quand on lit, j'allais dire « quand on entend », tellement c'est vivant, des dialogues où les personnages parlent de « déconner », où ils s'exclament « Bordel de merde ! » et « Putain ! » plutôt que « Par Zeus ! ». Ce choix et celui de la narration au présent, à la première personne, nous donnent une impression d'actualité presque surréaliste. Tout cela est arrivé il y a plus de deux mille ans, se dit-on, et pourtant, on a l'impression d'y être. Et, surtout, on a envie d'aller lire, ou relire, Aristote.

☆☆ 1/2

DOUGLAS COUPLAND

Joueur_1

traduit de l'anglais par Rachel Martinez

Montréal, Hurtubise, coll. « Texture », 2011, 284 pages, 22,95 \$.

Un avant-goût de fin du monde

Quelques personnes en crise se retrouvent dans le bar de l'hôtel Camelot, à l'aéroport de Toronto, alors que le monde est sur le point de sombrer dans le chaos.

Elles ont toutes une raison pour être là. Karen, mère célibataire dans la quarantaine, secrétaire dans un bureau de psychiatres, est venue rencontrer Warren, un homme qu'elle a « connu » sur Internet. Luke est un pasteur qui a perdu la foi et qui fuit après avoir vidé le compte en banque — vingt mille dollars — de sa paroisse. Rachel, une jeune femme souffrant de « troubles du spectre autistique » qui l'empêchent d'éprouver tout sentiment, veut devenir un être humain normal et cherche un géniteur pour l'enfant qu'elle a décidé de mettre au monde. Et il y a Rick, le barman, un malheureux qui a tout perdu et qui met désormais ses espoirs en Power Dynamics,

une entreprise axée sur la croissance personnelle dirigée par un escroc nommé Leslie Freemont.

Joueur_1, qui donne son titre au roman, est, en quelque sorte, l'avatar de Rachel. Il prévoit — et nous confie — ce qui attend les personnages. J'avoue ne pas avoir vraiment saisi son rôle.

La télévision est allumée dans le bar et les personnes présentes voient avec effarement le prix du baril de pétrole grimper à une vitesse vertigineuse. Puis, c'est la panne d'électricité, des nuages de substances toxiques qui envahissent l'air, l'entrée en scène d'un tireur fou investi, du moins le croit-il, d'une mission divine. Warren sera sa première victime. Les quatre autres le feront prisonnier et leurs conversations, pendant les quelques heures de la crise, tourneront autour de l'existence ou de la non-existence de Dieu.

Tous les ingrédients sont là pour tenir le lecteur en haleine. Pourtant, curieusement, on s'ennuie. Est-ce dû à la sécheresse de l'écriture ? à l'alternance des points de vue, qui rend la narration un peu répétitive ? au fait qu'aucun des personnages n'est vraiment sympathique, ce qui rend impossibles l'empathie, l'identification, qu'on voudrait éprouver ? Tout ça, sans doute. La vérité, c'est que je n'ai pas cru un seul instant à ce que j'étais en train de lire. Et que l'issue de l'histoire m'indifférait totalement.



Le roman se termine par un abécédaire intitulé « La légende de l'avenir ». Heureusement, ai-je envie de dire. Parce que c'est, à mon avis, la meilleure partie.

Voici quelques-unes des définitions qu'il contient, pour donner une idée de ce que l'avenir (il ressemble comme un jumeau à notre présent) nous réserve :

Délivrance par Web-sentience

Croyance que la nouvelle Web-sentience libérera les gens de leur besoin accablant d'être individuels. (p. 260)

Déségotisation

Fait de perdre volontairement son identité et son ego en plaçant le maximum d'informations sur Internet. (p. 260)

Ou encore (une de mes préférées) :

Paradoxe transhumain

Si la technologie n'est qu'une manifestation de notre humanité intrinsèque, comment parvenons-nous à créer quelque chose de plus intelligent que nous-mêmes ? (p. 268)

Jubilatoire. Le livre vaut la peine d'être lu, ne serait-ce que pour ces vingt et quelques dernières pages.



DOUGLAS COUPLAND